

LA FEMME

A LA MAISON ET LE MARI CHEZ LE MARCHAND DE VIN

La pluie tombe à flot, une humidité glacée pénètre dans la mansarde aux murs crevassés. La pauvre femme est appuyée sur la table où elle vient de servir à ses enfants le dernier morceau de pain du logis. Après l'avoir dévoré, tous deux ont regardé leur mère, et, comme ils lui ont vu les yeux plus rouges et le teint plus pâle que de coutume, ils n'ont point osé parler de leur faim mal apaisée. L'aîné s'est accroupi devant le foyer éteint, le plus jeune s'est assis sur les genoux de la malheureuse, qui l'a enveloppé d'un lambeau de châle et qui le berce machinalement dans ses bras. La pâle clarté d'une chandelle éclaire ce tableau, et un silence de mort règne dans la triste demeure. Les deux enfants se sont assoupis tandis que leur mère, la tête penchée et les yeux à demi fermés, fait dans sa mémoire la revue du passé.

Elle se voit jeune fille, pleine de courage et de confiance, arrangeant, avec celui dont elle doit porter le nom, le roman de son avenir. Elle entend ses promesses, elle revoit les riantes perspectives qui s'ouvraient devant ses yeux ! Travail à deux gaiement poursuivi, enfants grandissant dans une modeste abon-

dance, vieillesse paisible enrichie par les épargnes de l'âge mûr et couronnée par les joies d'une famille heureuse.

A ces souvenirs des premiers rêves succèdent ceux de la réalité. Le ménage rangé et laborieux dont rien n'a encore troublé le bonheur ; un peu plus tard, les nouvelles connaissances faites par Antoine, ses habitudes changées, son travail négligé, ses absences toujours plus longues, ses retours après les nuits d'ivresse, ses violences et son insensibilité !

Huit années se sont écoulées ainsi, et elles ont suffi pour conduire le bon ouvrier au fond de cet abîme de paresse, d'intempérance, et d'endurcissement d'où il est si difficile de remonter.

Repliée sur elle-même, elle a perdu l'espérance ; lasse de lutter, elle laisse venir les dernières douleurs comme un soldat blessé et sans armes reçoit les derniers coups ; et écrasée, la malheureuse mère laisse retomber sa tête, sans penser que la langueur douloureuse qui la gagne peut être son dernier sommeil.

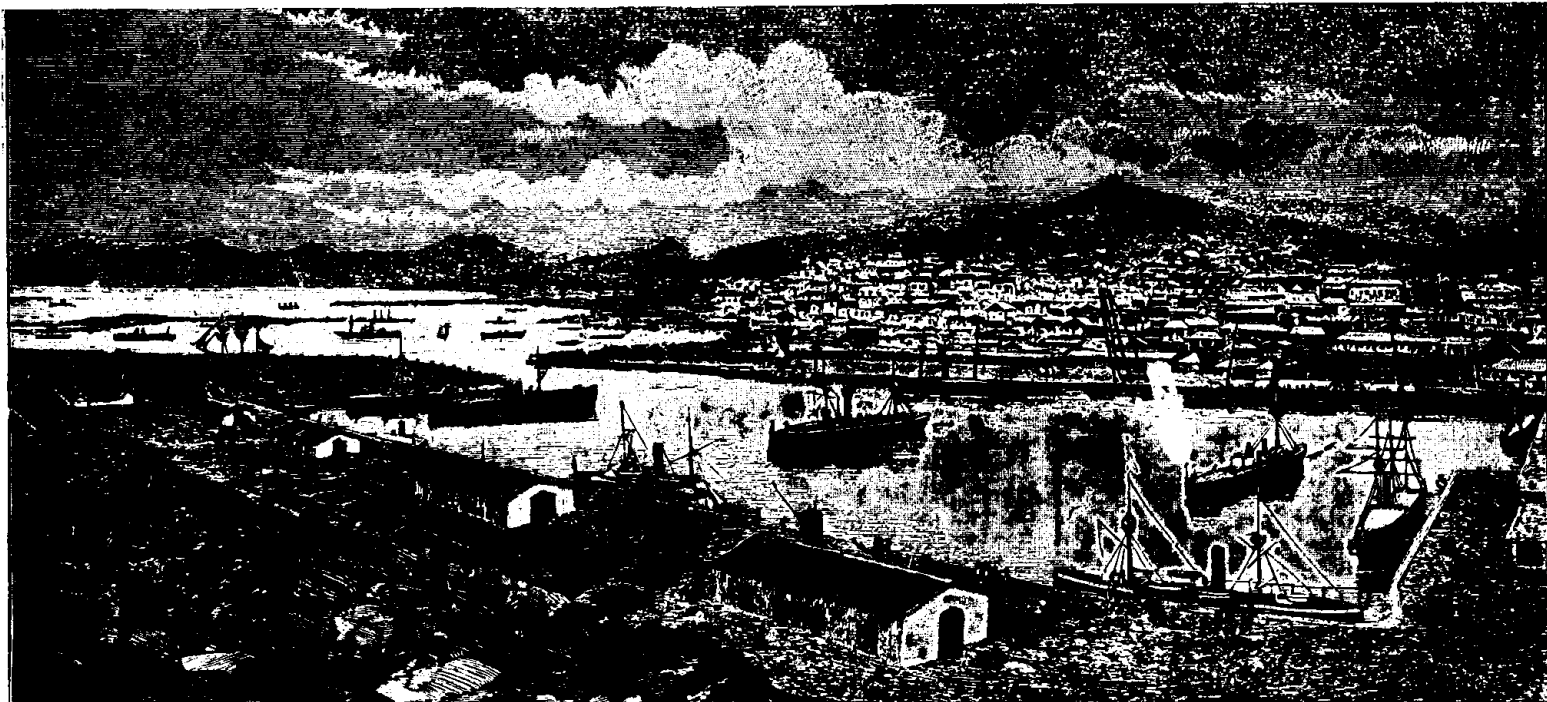
C'est un soir d'orage, des torrents de pluie grondent le long des gouttières sonores, le brouillard s'épaissit dans la mansarde mal fermée, le froid de la nuit devient plus piquant, la chandelle consumée jette ses dernières lueurs !

L'aîné des enfants s'est éveillé ; un frisson parcourt

ses membres endoloris, sa tête brûlée, la soif le dévore ; il appelle sa mère tout bas : mais Marguerite ne répond rien ; l'enfant appelle plus haut, il pleure, et la mère, que ces larmes éveillent des plus profonds sommeils, reste toujours silencieuse. L'enfant s'étonne, il ne pleure plus, mais il cherche les genoux de Marguerite. Il saisit la main ; elle est glacée ! L'enfant crie épouvanté ; la mère reste sans mouvement et sans réponse !

Alors une indicible épouvante le saisit, il court à la porte de la mansarde, il descend l'escalier, il s'élance dans la rue, à travers les tourbillons de pluie, il traverse les ruisseaux boueux qui inondent la chaussée, il va sans rien sentir, sans rien voir, sans rien chercher, que la lanterne qui indique de loin, la porte de l'estaminet où Antoine passe ses soirées.

Le spectacle change, au lieu du silence et de l'abattement lugubres de la mansarde, ce sont des chants, des bruits de verres et des éclats de rire. Autour d'une table sont six buveurs, éclairés par les lueurs fantastiques d'une torche enflammée. Au milieu se tient l'amphitryon, viveur jadis millionnaire. Le vice a laissé son empreinte sur ses traits défigurés. La pipe d'une main et le verre de l'autre, il répète une chanson à boire. Ses invités écoutent avec le sourire cynique ou la vague insensibilité de l'ivresse.



LES AFFAIRES DE CHINE. — La flotte russe à Port-Arthur

Etudiez ces visages, sur chacun desquels le vice décrit quelque lamentable histoire ! Ici, à gauche, est un ancien Alcibiade de carrefour, toujours fidèle à ses principes de vivre aux dépens des autres. Près de lui, ce buveur qui s'amuse à faire monter dans l'air des spirales de fumée, est un banqueroutier qui se console philosophiquement d'avoir ruiné sa famille et ses amis. A ses côtés se tient un fumeur aux jambes croisées, sérieusement occupé, depuis sa naissance, de jouir et de ne rien faire. Sa vieille mère a travaillé pour lui tant qu'elle a vécu ; sa femme, qui l'a plus tard nourri de son labeur, est morte à la peine ; aujourd'hui, sa fille-brode dans un grenier et veille une partie des nuits pour entretenir son oisiveté ! Quant à cet homme au visage éteint, assis à la droite de l'amphitryon, et qui ne peut plus soulever son verre, il travaille lui, mais seulement à l'heure où les honnêtes gens dorment !

L'enfant, qui a atteint la porte du marchand de vin, regarde à travers le vitrage : il cherche des yeux le père et le reconnaît enfin, au coin de la table, endormi sur une chaise et son verre renversé devant lui. Il se glisse doucement derrière les buveurs, il arrive jusqu'à Antoine, qu'il s'efforce d'éveiller.

— Père, père, écoute-moi ! il n'y a plus de pain à la maison ; la mère n'a point mangé aujourd'hui ni hier, et ce soir elle s'est endormie, et je ne suis pas capable

de l'éveiller, j'ai peur ! Père, il faut venir, car la mère est malade, elle va mourir !

Peut-être rouvrira-t-il enfin les yeux à cette voix de l'enfant ; peut-être ces mots terribles : " La mère va mourir ! " arriveront-ils au fond de son ivresse et trouvera-t-il la force de s'arracher à l'orgie pour monter à la mansarde où la pauvre femme dort enfin en repos ! Mais que vous importe ! pauvres petits enfants dont les caresses n'ont pu retenir votre père et qui avez eu faim si longtemps sans qu'il en ait souffert ! Le cercueil de votre mère une fois cloué, il retournera aux amis qu'il a laissés là-bas, et vous devez vous prendre par la main pour aller frapper à l'hospice des orphelins, car là où Marguerite n'a pu trouver le cœur d'un mari, ses enfants ne trouveront jamais le cœur d'un père.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J.-M.-Witfrid B., Montréal. — Nous regrettons vivement, croyez-le, de ne pouvoir donner suite à votre projet, qui a cependant toutes nos sympathies.

Sam. G., Montréal. — Votre morceau paraîtra : vous savez que nous sommes surchargés. Il faut un peu de patience à tous nos chers collaborateurs.

FAITS SCIENTIFIQUES

MOYEN DE RECONNAÎTRE SI UN OBJET EST EN OR

Sans pierre de touche, on peut reconnaître si un objet est en or. Il suffit, pour cela, de le frotter sur un caillou en silex, de manière qu'il reste une trace métallique. On approche ensuite de cette trace une allumette enflammée, si le métal est de l'or, la trace métallique restera, sinon elle disparaîtra.

TREMPE DE L'ACIER PAR L'ÉLECTRICITÉ

M. Taux, de Strasbourg, a imaginé un procédé de trempe de l'acier consistant à tremper les pièces, préalablement chauffées, dans un bain conducteur traversé par un courant électrique. Un forêt ainsi trempé à l'électricité a percé un morceau de fonte d'obus deux fois plus vite que ne l'aurait fait un forêt du meilleur acier obtenu par la trempe ordinaire. Or, l'outil examiné à la loupe n'a présenté aucune altération. Une scie circulaire trempée à l'électricité a coupé des barres de fer avec une facilité surprenante. Avec un ciseau d'acier électrique, on a pu trancher à froid une barre d'acier de 1½ pouce de largeur sur ½ pouce d'épaisseur. La partie tranchante du ciseau n'a porté aucune trace de fissure ou d'altération quelconque.